

## AUX JOURNÉES DE CARTHAGE

# Les cinéastes arabes scrutent leur société

**Dans l'Égypte sous domination anglaise naquirent les premiers films politiques du cinéma arabe. En Égypte encore, dont la production cinématographique domina longtemps l'aire culturelle arabe, l'aide de l'État permit, entre 1956 et 1961, la création de chefs-d'œuvre où la ferveur nationaliste le disputait aux préoccupations socio-politiques. Un nouveau style s'affirme aujourd'hui dans le monde arabe et ce n'est point le Machrek qui en est le phare. Comme en Europe, les créations les plus originales relèvent du cinéma d'auteur, elles sont marquées par l'individualisme ambiant et sont souvent l'œuvre de francophones.**

Par YVES THORAVAL\*



« BEZNESS », de Nouri Bouzid.

merciaux aux productions arabes et africaines. Des bourses seront octroyées aux meilleurs scénarios, le montant des récompenses sera relevé. On espère ainsi enrayer une certaine défection de

par un bijou de prix ayant appartenu à sa voisine et ancienne maîtresse italienne, et offert par un aristocrate musulman cosmopolite (l'immense acteur français Sami Bouajila) à une jeune femme (la belle

UN dilemme pour les cinéastes arabes : comment se dégager de l'emprise idéologique et financière de l'État, dans des pays comme la Syrie ou l'Irak, ou, au contraire, pallier le désintérêt financier des pouvoirs publics, comme en Algérie et, surtout, au Maroc, où même le capital privé ignore un septième art sinistré ? Seule, dans la région, l'Égypte possède une industrie cinématographique nationale, mais celle-ci est vieille de soixante-quinze ans et le dégagement de l'État, qui à l'époque nassérienne avait financé les meilleurs films, n'est qu'en partie compensé par une production privée souvent médiocre.

Malgré la crise, quelques cinéastes arabes de qualité parviennent à s'autofinancer ou à trouver des producteurs dynamiques locaux, tel le Tunisien A. Baha Eddine Attia. Aussi, pour la plupart, l'espoir d'une coproduction avec l'Europe reste de mise. Et la France joue un rôle pionnier à cet égard. Outre l'aide traditionnelle que leur apporte le ministère des affaires culturelles, les cinéastes arabes peuvent désormais compter sur un soutien du secrétariat d'État à la francophonie, qui a lancé en avril dernier « Ecrans du Sud », un programme de 5 millions de francs destiné à compléter, sous la forme d'une aide technique ou de services, essentiellement, le financement de projets personnels (dix-huit projets ont été ainsi bouclés grâce à cet effort, depuis le mois d'avril dernier). A cela s'ajoutent les 3 millions de francs injectés en 1992 dans la production par la branche tunisienne de Canal + Horizons (l'apport devrait être triplé dans trois ans) dont une partie servira à la modernisation des studios de Gammarth, en Tunisie, longtemps considérés parmi les meilleurs du continent.

### Des films d'auteur

Il est vrai qu'on assiste depuis quelques années, au Maghreb en particulier, à l'émergence d'un cinéma d'auteur quasiment inconnu jusqu'alors dans des pays qui désormais échappent à l'influence historique et stylistique d'un cinéma *made in Cairo* de plus en plus contesté dans la région, au grand dam des Égyptiens, boutés de leur chasse gardée. De plus en plus, depuis un quart de siècle, les réalisateurs veulent s'exprimer dans des créations d'inspiration personnelle, malgré les pesanteurs culturelles et politiques, malgré la menace d'un étroit « unanimisme » agitée par certains groupes islamistes.

D'autant que nombre de ces cinéastes créent à l'étranger, en France notamment où, devenus citoyens du pays, ils se retrouvent, aux côtés des boursiers, plongés dans une atmosphère déjà toute baignée d'individualisme. Ainsi Maroun Baghdadi, Okacha Touita, Jocelyne Saab, Merzak Allouache, Rachid Bouchareb, Mehdi Charef, Abdelkarim Bahloul... Et Amor Hakkar, ce tout jeune réalisateur de Besançon qui vient de nous donner une touchante peinture du mal de vivre dans la province française avec *Sale temps pour un voyou*. Mais cette « dias-

refusé car son célibat « troublerait » le voisinage. C'est aussi l'histoire de son amour impossible pour Akli, un compatriote noir rencontré à Paris, et qui, de technicien supérieur, est devenu éboueur à Alger (superbement filmée la nuit), après son expulsion de France. Plus encore qu'à Paris, où il se fondait dans la masse, Akli comprend par allusions, à Alger, que la couleur de sa peau fait de lui un être différent.

Dans *Un amour à Casablanca*, le Marocain Abdelkader Lagtaa traite de manière courageuse et osée des rapports amoureux au Maroc, à travers la liaison d'une lycéenne et d'un homme mûr qu'elle finit par abandonner pour un jeune de son âge... lequel se révélera être le fils du premier ! Son compatriote Djilali Ferhati a réalisé un film sobre et fort, *la Plage des enfants perdus*, qui est le récit d'une libération personnelle : une jeune villageoise peu attrayante, dans le « Finistère » brumeux et ingrat de la côte atlantique, qui assassine son amant trop pressé de la quitter pour l'« Eldorado » de l'émigration. Enceinte, elle est séquestrée par un père pourtant aimant, mais elle décide d'assumer sa maternité solitaire face au village.

Du grand silence arabe face à la guerre du Golfe, surgit seul, à ce jour, *la Guerre du Golfe et après*, film en cinq volets réalisé par les Tunisiens Nejla Ben Mabrouk et Nouri Bouzid, le Libanais Bohran Alaouié, le Marocain Mustapha Darkaoui, le Palestinien Elias Souleïman. A l'aspect décousu inhérent à ce genre de film en mosaïque, s'ajoute le côté étonnement désincarné (sauf le film de Bohran Alaouié, qui joue sur la dérision pure) des personnages, révélateur (involontairement ?) du désarroi des réalisateurs devant l'incommunicable, à l'image de nombre d'intellectuels arabes face à l'événement.

Nouri Bouzid, lui, a encore frappé fort (après *l'Homme de Cendres* et *les Sabots en or*), avec *Bezness* (néologisme de « Baise-Business »), qui a drainé des foules perplexes à Tunis et que d'aucuns qualifièrent de pornographique. Comme dans ses autres films, le réalisateur met le doigt, sans moralisme, sur certains traits intimes de la société tunisienne, en l'occurrence les gigolos des stations balnéaires qui vendent leur corps aux touristes des deux sexes. Cette dépossession de soi, et du pays, par le tourisme de masse, est symbolisée par l'omniprésent appareil-photo d'un reporter étranger, coryphée de contradictions profondes.

### La mère, la Palestine

DU Proche-Orient, la Libanaise Randa Chahal Sabbag est venue avec une magnifique idée, gâchée par l'emploi d'acteurs occidentaux et la prétention des dialogues (en français), dans *Ecrans de sable* : symboliser l'emprise du totalitarisme sur les esprits et sur les corps dans un pays qui ressemble à l'Arabie saoudite. L'amour entre une femme et un homme s'y exprime à travers un ordi-